

Two short stories

By Mike Alix ('69)

Etre Coluche

1

Il m'a demandé une fois : « Sais-tu pourquoi tu es Michel et moi je suis Coluche ? »

J'ai répondu : « Non. »

Et puis j'ai réfléchi. Il me semblait me souvenir, avant ma naissance, d'attendre en file indienne pour une distribution d'identités. Je le lui ai dit.

Il m'a regardé gravement de son air de paysan déluré. Puis sans rien ajouter, il fit ronfler sa moto plusieurs fois et disparut dans un nuage de fumée.

2

J'ai rencontré Coluche un soir de pluie sur une route d'Italie. Il faisait de l'auto-stop avec sa copine de l'époque, Margarita Pontevecchio, une ex-actrice porno. Pour aguicher les voitures, elle se déshabillait allégrement pendant que Coluche courrait derrière elle avec les valises et les vêtements délaissés. C'était une scène burlesque sortie du cinéma de Fellini.

Je ralentis ma trois chevaux et klaxonna pour indiquer qu'ils avaient trouvé un preneur. Margarita était presque nue et Coluche boitait, alourdi par les habits et les bagages.

« Vous allez à Paris ? » il demanda, féroce.

« Non, Strasbourg. »

« Ca marche ! »

Il claqua la portière en montant et s'affaissa sur le siège du mort. La Pontevecchio se r'habillait tranquillement à l'arrière et nous allumes des cigarettes (les miennes). Dehors la pluie tapotait sur la peau de la caisse avec un rythme de batteur saoul.

Coluche se mit à improviser son monologue comique : « Il y avait une fois un mec... Vous l'avez entendue ? Oui ? Non ? » Et la route disparaissait sous nos roues comme des nuages sous le parcours d'un tapis volant.

3

Quinze ans plus tard, il était mourrant, fracassé, plié en accordéon sous les pneus d'un gros camion. Tournant ses grands yeux vides vers moi, il essaya de me dire quelque chose – quelque chose d'important. Et je me forçais à réduire la cacophonie des sirènes d'ambulance et de police.

Finalement, il approcha sa bouche de mon oreille.

« Il y avait une fois un mec... Tu l'as entendue ? Tu la connais ? »

Témoin oculaire

Il m'était venu à l'esprit d'étudier l'arc gravitationnel de mon œil gauche.

J'ai commencé par lancer des petits objets en l'air : bouts de papier, confetti, punaises peintes. Mais ils n'ont pas réussi à entrer en équilibre gravitationnel. (J'aurais voulu qu'ils m'encerclent la tête comme de miniatures spoutniks.) Mais, rien du tout, Mon œil gauche s'est refermé comme un capot de voiture et les objets sont tombés par terre.

J'ai pensé fabriquer une petite sonde qui, lancée du rebord de la fenêtre, viendrait se poser sur le bord de ma paupière. Avec les nanotechnologies, j'arriverais peut-être à y installer un petit ordinateur, un séismographe, et un « gravitographe* ». (* Mot inventé)

J'ai presque réussi du premier coup. La petite sonde parcourut tranquillement la distance du rebord de la fenêtre jusqu'à mon œil gauche. Puis, tac, mon œil s'est refermé à l'ultime instant ou la sonde allait se poser. Je n'avais pas tenu compte du réflexe oculaire.

Mon second essai se fit sous des conditions nocturnes. Ma sonde se posa sans entraves sur la paupière inférieure de mon œil gauche et aussitôt l'ordinateur de bord commença à émettre des informations. J'avais installé un poste de réception dans ma main droite, et en louchant, je pouvais lire les résultats :

Température, 30 degrés

Gravité, 0.03 (à la puissance -10)

Viscosité, 15 oléohydrés** (**mot inventé)

Courbure, 0.01 degrés

Et des images suivirent. Gros plans d'une prunelle géante, un iris, un océan de blanc, strié de rivières rouges, et des cils comme les fortifications de Vauban. Et sous toute cette gélatine, des éclairs, des vibrations et le glouglou infernal de la circulation de mon sang.